

## L'AIGUILLON DE LA MORT BRISÉ <sup>1</sup>

« O mort, où est ton aiguillon ? O sépulcre, où est ta victoire ? Or, l'aiguillon de la mort, c'est le péché, et la puissance du péché, c'est la loi... Mais grâce à Dieu qui nous a donné la victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

1 Cor., xv, 55-57.

Mes Frères,

S'il est une réalité à la fois certaine et redoutable pour notre pauvre humanité, c'est la réalité de la *mort* : elle est sur cette terre de tous les jours et de tous les instants, et nul ne peut y échapper. Et il n'est aucun des enfants d'Adam qui, en pensant à elle, en en voyant les effets, ou seulement les emblèmes, ne se sente involontairement saisi d'une terreur mystérieuse ou d'une invincible répugnance. Sur les champs de bataille, sous le souffle d'un enthousiasme puissant, on peut un moment la braver ; envisagée

1. Ce discours a été prononcé un jour de Pâques.

dans le calme de la solitude et de la réflexion, elle redevient pour nous, comme l'a nommée l'Écriture : « le roi des épouvantements. » Et pourtant, voici un homme qui, dans une situation semblable, après l'avoir regardée en face, a osé lui jeter cette parole de défi : « O mort, où est ton aiguillon ? ô sépulcre, où est ta victoire ? » et a pu entonner cette hymne de délivrance : « Grâce à Dieu qui nous a donné la victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ ! »

Quel est le secret du triomphe étonnant que cet homme a remporté ? Et comment pourrions-nous, après lui et comme lui, enlever à la mort cet aiguillon terrible qui nous transperce et nous déchire ? C'est là ce que je voudrais examiner aujourd'hui avec vous.

Ne me dites pas que le sujet que j'ai choisi est inopportun et par trop lugubre. Inopportun ! Vous n'avez, pour penser le contraire, qu'à descendre dans vos cœurs, à recueillir vos souvenirs, que dis-je ? à jeter vos regards sur les vêtements de deuil qui se rencontrent dans cette assemblée... Lugubre, dites-vous encore. Peut-être, mais qu'importe ? pourvu que ce soit en même temps un sujet sérieux et chrétien, pourvu que j'y trouve un moyen d'avertir, d'exhorter, de réveiller à salut vos âmes immortelles. Aussi

bien ne craignez pas que je cherche à vous émouvoir par des tableaux effrayants dont la mort serait le sujet. J'ai mieux à faire à cette heure, c'est de vous montrer de quelle manière nous pouvons la vaincre et la désarmer. C'est la gloire de ce grand jour de Pâques qu'il nous retrace à la fois le triomphe de Jésus-Christ sur la mort et, par lui et en lui, le triomphe de toute sa postérité spirituelle. On vous a souvent entretenus du premier en un jour semblable ; laissez-nous cette fois célébrer le second, ce sera glorifier encore le divin Ressuscité.

Nous serait-il possible d'enlever à la mort son aiguillon, en nous efforçant d'oublier ce terrible et inévitable accident ?

Non, mes Frères ; l'oubli n'est un remède que pour les esprits légers et les cœurs frivoles, et nous ne voulons pas être au nombre de ces esprits et de ces cœurs-là. L'oubli serait une misère de plus ajoutée à toutes les autres. D'ailleurs, nous aurions beau vouloir effacer la mort de notre mémoire, la mort ne nous oublierait pas. Elle a toujours en quelque sorte le regard fixé sur nous, et elle marche, elle marche vers nous sans jamais s'arrêter. On l'a dit :

chaque pas que nous faisons dans la vie, est un pas que nous faisons vers la mort. Ah! gardons-nous d'imiter ces enfants naïfs qui mettent leurs mains sur leurs yeux et s'imaginent qu'on ne les voit pas, parce qu'ils ont cessé de voir... Ce n'est pas que nous devions passer notre vie à penser toujours à la mort; laissons aux anachorètes, aux moines d'un ordre célèbre, le triste soin de creuser tous les jours leurs propres tombes en se redisant tous les jours ces paroles mélancoliques qui retentissent plus sourdement que la pelletée de terre qu'on jette sur un cercueil : Frères ! il faut mourir ! il faut mourir, frères ! Oui, la vie est bonne, elle est belle, elle est un don de Dieu ; aimons-la et vivons, vivons largement et fortement. Mais en même temps, gardons-nous de supprimer la mort par la pensée, faisons-la entrer dans nos plans et dans nos calculs. « Apprenons à tellement compter nos jours que nous en ayons un cœur plein de sagesse. »

Essayerons-nous de désarmer la mort en nous faisant, comme disent quelques-uns, une raison, une *philosophie*, en nous enfermant comme les vieux stoïciens dans une froide et morne insensibilité, en répétant les bras croisés : « Cela doit être, c'était écrit ; il faut s'y résigner... » ?

Cette attitude pouvait se comprendre et avait même quelque grandeur dans le monde antique, où l'idée du *fatum*, du destin, était au fond de toutes les croyances religieuses, mais j'affirme que de nos jours cette attitude est impossible, qu'elle est indigne de nous, indigne de nos lumières, de nos aspirations, de notre idéal moral. Depuis que les premiers rayons du soleil de justice ont éclairé de leurs lueurs les mystérieuses avenues de l'éternité, depuis que l'humanité, nouveau Lazare, a entendu la parole du Christ : Sors dehors ! il n'est plus permis de se rassurer au sujet de la mort en pensant et disant avec le sceptique interlocuteur de l'Ecclésiaste, « qu'un même accident arrive aux hommes et aux bêtes », et qu'on n'y peut rien. J'en crois sur ce point le témoignage d'un poète contemporain :

Une immense espérance a traversé la terre,  
Malgré nous vers le ciel il faut tourner les yeux.

Eh bien, diront plusieurs de ceux qui sont ici présents, emparons-nous de cette espérance dont parle le poète, l'espérance du ciel, de l'immortalité, et ne craignons plus rien. Nous devons tous mourir, mais pour revivre.

Vous avez raison, frères, la foi en l'immortalité,

en une immortalité personnelle, voilà la force, voilà l'armure de l'homme qui marche à la rencontre de son redoutable ennemi, la mort. Et cependant, oserai-je le dire ? le secret que nous cherchons n'est pas encore trouvé, le problème qui nous agite n'est pas encore résolu. L'immortalité désarme, tue la mort, c'est vrai ; mais de cette immortalité qui fournira la preuve décisive, irréfutable ? L'histoire religieuse de l'antiquité ne l'a que trop démontré : le terme final de tous les travaux, de toutes les méditations, de tous les efforts de la raison humaine sur cette question capitale, c'est un point d'interrogation, c'est un *peut-être* !

D'ailleurs cette immortalité personnelle, cette persistance de notre être après la mort, serait-elle démontrée, une autre question, question pressante et non moins capitale, serait encore irrésolue pour chacun de nous : « Quelle sera pour moi cette immortalité ? Puis-je l'espérer douce et heureuse ?... Mais s'il y a une autre vie, il y a aussi un Dieu qui en est la source et l'éternel foyer. Or, ce Dieu, ma conscience le proclame, est un être saint, juste en même temps que bon ; il a les yeux trop purs pour voir le mal, il hait le péché, il ne peut pas entrer en relations avec le pécheur, il ne peut pas ne pas le con-

damner et le punir. Or, je suis ce pécheur-là. Comment donc pourrai-je, si je n'ai pas trouvé une autre lumière, redire avec saint Paul : O mort, où est ton aiguillon ? ô sépulcre, où est ta victoire ? » — Où est donc, ô grand apôtre, le secret de ta sérénité, où est le principe de ton triomphe ?

Ce secret, nous répondrait-il, il est tout entier dans un mot : *Jésus-Christ* ! « Je rends grâce à Dieu par Notre Seigneur Jésus-Christ. »

Saint Paul s'était posé le grand problème de la mort et de l'éternité et, après bien des tâtonnements et des angoisses, il l'avait résolu d'une manière complète, définitive, par l'évangile, par la foi en Jésus-Christ, car c'est en Jésus-Christ qu'il avait trouvé tout ensemble la certitude de l'immortalité et d'une immortalité bienheureuse. Se serait-il trompé ? Examinons-le pour nous-mêmes en nous mettant avec lui à la même école, à l'école de Jésus-Christ.

Et d'abord, mes frères, la foi en Jésus-Christ peut seule nous donner la *certitude*, une certitude ferme, inébranlable *de la vie éternelle*. Cette certitude, elle se fonde sur l'œuvre tout entière du Seigneur, sur sa parole, sur son exemple, sur sa résurrection

Écoutez d'abord sa parole : ne met-elle pas « en évidence la vie et l'immortalité? » Ce n'est pas que le Fils de Dieu soit venu apporter aux hommes mortels une démonstration logique et savante, des preuves nombreuses et décisives de la réalité du monde à venir. Non; Jésus ne s'adresse pas avant tout aux sages et aux docteurs, mais aux simples et aux petits. Il ne démontre pas plus la vie future qu'il ne démontre l'existence de Dieu ou la spiritualité de l'âme. Il fait plus et mieux : il en éveille dans nos cœurs le désir, le besoin, la soif; il en fait sentir, il en fait toucher en quelque sorte du doigt l'impérieuse nécessité. Il n'est pas une seule des doctrines du Seigneur, il n'est pas un seul de ses préceptes qui ne trouve dans cette foi à l'immortalité, ses racines, son fondement, ou qui n'y aboutisse comme à son couronnement suprême et nécessaire. Que serait, je vous le demande, ce « Royaume de Dieu » ou « des cieus » que le Christ prêche à chaque pas et qu'il déclare être venu fonder sur la terre à travers tant de larmes et au prix de tout son sang, si ce Royaume se bornait à la terre, s'il n'était pas une préparation, une éducation pour le Royaume éternel, que dis-je? ce Royaume éternel lui-même commencé ici-bas pour se pour-

suivre dans le ciel ? Et que signifieraient toutes les déclarations du Seigneur sur la nécessité de la repentance et de la nouvelle naissance, sur la vertu de la foi, sur la réalité du jugement ; que signifieraient ces invitations pressantes qu'il nous adresse à porter notre croix, à renoncer à nous-mêmes, à perdre notre vie <sup>1</sup>, si elles n'avaient pour corollaires et pour sanction la doctrine d'une vie supérieure à la vie présente, la doctrine de la vie éternelle?... Oui, l'enseignement de Jésus-Christ est d'un bout à l'autre, dans son ensemble et dans ses détails, pénétré d'un esprit de foi aux réalités invisibles et éternelles ; on y respire sans cesse comme un parfum émané du ciel.

Contemplez maintenant son exemple, interrogez sa vie, sa vie de tous les jours, sa vie intérieure et extérieure, et vous reconnaîtrez bien vite que cette foi dont il nourrit les hommes, il s'en nourrit lui-même tout le premier. Le ciel ! ah ! il n'est pas pour lui une réalité vague, indécise, lointaine : il le voit, il le touche, il y habite. Le Christ a pu dire en vérité cette étonnante parole : « Nul n'est monté au ciel que celui qui est descendu du ciel, savoir : le

1. Matt., xvi, 24-26.

Fils de l'homme qui est dans le ciel<sup>1</sup>. » Il parle du ciel sur la terre, ainsi que l'a dit un pieux docteur, comme un fils en voyage parle de la maison de son père. Le monde visible lui-même dans toutes ses parties n'est pour lui qu'une ombre, une grande parabole des réalités du monde futur. Et c'est ce regard perpétuellement tourné vers le ciel qui a rendu notre Maître toujours vainqueur dans les grands combats de sa vie. C'est lui qui l'a soutenu au désert dans sa triple lutte contre le prince du péché; c'est lui qui, dans la chambre haute, à ses derniers adieux, au milieu de ses disciples attristés, lui a inspiré ces consolantes paroles : « Que votre cœur ne se trouble point; vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père... je m'en vais vous préparer le lieu.. » C'est lui encore qui, triomphant de la force de l'angoisse et de la condamnation, a fait sortir de ses lèvres mourantes ces deux cris de triomphe : « Tout est accompli !... Père, je remets mon esprit entre tes mains.. » En présence d'un tel exemple, en face d'une telle vie et d'une telle mort, serait-il possible de croire quē tout est fini pour tous

1. Jean, III, 13.

après la mort, et que la vie future — la vie qui doit tout réparer et restaurer, — n'est qu'un rêve, une chimère ? Mais alors cette espérance si sereine de notre Sauveur, cette vie si pure, cette mort si généreuse et si héroïque, ne seraient à leur tour qu'une immense déception, comme une ombre sans corps, comme un geste dans le vide ; et, du même coup, tout ce que nous avons appris à aimer, à rêver, à contempler ici-bas : vérité, justice, amour, sainteté, ne serait rien, ne correspondrait à rien, n'aboutirait à rien. Non, non, cela est impossible, j'en atteste le cri de votre cœur et de votre conscience, j'en appelle même aux murmures de votre raison révoltée. En face de la croix et de l'exemple de Jésus-Christ, j'affirme que la vie éternelle est une réalité.

Mais c'est surtout sa résurrection qui vient mettre le sceau à cette certitude.

Le Fils de l'homme est mort, il est bien mort ; on l'a descendu de la croix, on l'a couché dans le tombeau, on a roulé, on a scellé sur lui la pierre du sépulcre, on a placé tout auprès une cohorte de soldats pour le garder. Et voici que quelques jours après il apparaît vivant, et se montre à ses disciples ressuscité, « véritablement ressuscité<sup>1</sup>. » Qu'est-ce à

1. Luc, xxiv, 34.

dire, mes frères, si ce n'est que la mort n'est pas le dernier acte, le dernier mot de ce drame étrange qui s'appelle la vie, et que, dans la personne du représentant de l'humanité, du second Adam, elle a trouvé son vainqueur? Oui, le triomphe de Jésus sur la mort est pour nous la preuve sensible, historique, irréfutable de la réalité, de la permanence du Royaume des cieux, de la survivance et de l'immortalité individuelle de l'homme. Jusqu'à cette heure solennelle de l'histoire, certes l'humanité n'était pas restée sans quelques lueurs, sans quelque espérance de vie éternelle; mais que ces lueurs étaient faibles, impuissantes à dissiper toutes les ténèbres qui enveloppent les issues de la mort! que cette espérance, même chez les plus croyants, chez les plus purs des hommes, était incertaine et souvent troublée!... Mais depuis que le sépulcre du Fils de l'homme s'est ouvert, les secrets de la tombe sont dévoilés, les énigmes de la vie et de la mort sont résolues, les avenues de l'éternité sont illuminées d'une douce et bienfaisante lumière. De cette tombe d'où est sorti vainqueur le prince de la vie, je vois en esprit sortir toutes les créatures de Dieu, qui ont disparu de ce monde avant lui et après lui : les patriarches et les prophètes de l'ancienne al-

liance ; les apôtres, les martyrs et les fidèles de l'alliance nouvelle ; les héros et les sages mêmes du paganisme qu'a tourmentés l'énigme de la mort et qu'a consumés la soif de la vérité et de la vie. Ils ne sont pas morts, ils vivent ! Dieu, le Dieu de l'Évangile « n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants... Maintenant Christ est ressuscité et il a été fait les prémices de ceux qui sont morts ; car, comme tous meurent par Adam, tous aussi vivront par le Christ <sup>1</sup>. » Et, devant cette ravissante perspective, je m'écrie avec saint Paul : « O mort, où est ton aiguillon ? ô sépulcre, où est ta victoire ?.. Grâce à Dieu qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ.. »

Et pourtant, mes frères, je me hâte d'ajouter que ce cri de victoire est prématuré et que le problème tout entier n'est pas encore résolu. Il ne suffisait pas à l'Apôtre et il ne peut nous suffire à nous-mêmes d'avoir trouvé dans la foi en Jésus-Christ la certitude de l'immortalité et de l'immortalité personnelle, il leur fallait encore et il nous faut aussi y puiser l'assurance d'une immortalité *heu-*

1. 1 Cor., xv, 20-22.

*reuse et glorieuse.* Eh bien, cette assurance, la foi chrétienne nous la donne.

Quel est, mes frères, le principe caché, le motif secret de notre trouble à la pensée de la mort? Si nous descendons en nous-mêmes, nous répondrons bientôt avec saint Paul : le péché. « Or, l'aiguillon de la mort, c'est le péché. » Oui, c'est parce que nous savons que le péché habite en nous, c'est parce que nous avons senti ce poison funeste couler dans nos veines spirituelles et corrompre en nous les sources de la vie, que la mort nous répugne et nous effraye. Sans le péché la mort n'existerait pas ou, tout au moins, nous serait facile ; elle serait comme un sommeil, le sommeil de l'enfant qui s'endort doucement sur le sein de sa mère, ou comme un joyeux départ, le départ de l'exilé qui retourne dans sa patrie... Et qu'est-ce qui donne au péché, à notre péché toute sa gravité, toute sa puissance? N'est-ce pas l'existence, la sainteté de la loi, de cette loi morale que la main de Dieu a gravée dans notre âme et dont celle de Sinaï a été la fidèle expression? C'est la loi, dit encore saint Paul<sup>1</sup>, qui « fait abonder le péché, » qui « le rend excessive-

1. Rom., v, 26 et vii, 13.

ment péché, » c'est la loi qui prononce sur le pécheur la sentence de condamnation et de mort. Et dans notre texte : « L'aiguillon de la mort, c'est le péché, et la puissance du péché, c'est la loi. » Terrible puissance en effet, que connaissent bien toutes les consciences sérieuses, toutes les âmes travaillées et chargées qui, comme Paul de Tarse, se sont placées un jour sérieusement en face de la loi et se sont efforcées de l'accomplir et de se sauver par elle ! Ah ! la conclusion a été pour toutes la même, elle a été un cri, ce cri de détresse : « Qui me délivrera de ce corps de mort ? »

Qui me délivrera?... Eh bien, le voici encore, le Libérateur : Jésus-Christ, toujours Jésus-Christ ! Le Christ, en effet, — écoutez bien ceci, cœurs affamés de pardon et de vie, — le Christ n'est pas seulement pour le pécheur qui se repent et qui croit, un révélateur, le Révélateur de Dieu et de la vie éternelle, il est encore, il est surtout un Sauveur qui donne — qui donne dès ici-bas — la vie éternelle. Ce péché qui souillait notre âme perdue, c'est Lui qui est venu le réparer, l'expier, l'effacer. Cette loi qui nous accablait de ses exigences et nous poursuivait de ses anathèmes, c'est Lui qui l'a accomplie, pleinement accomplie pour nous, afin de

l'accomplir aussi en nous. Ce ciel dont il a parlé avec une si entière et si joyeuse assurance, c'est Lui qui est venu le faire descendre sur la terre, c'est Lui qui veut le mettre dans nos cœurs. Oui, frères, je vous l'annonce de la part du Seigneur, la foi au Christ Rédempteur donne la vie, la vraie vie, la vie qui brave et qui tue la mort, la vie éternelle et glorieuse : « Celui qui a le Fils a la vie. » Si, par la grâce de votre Dieu, vous avez reçu le germe de cette vie, mon frère, ma sœur, réjouissez-vous ! vous n'avez plus rien à craindre, vous pouvez vivre et mourir tranquille... Que vient-on vous parler des frayeurs de la mort ; des terreurs du jugement et de la condamnation ? Le jugement, la condamnation sont abolis pour vous : « Il n'y a maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ, qui marchent non selon la chair, mais selon l'esprit, parce que la loi de l'esprit de vie qui est en Jésus-Christ m'a affranchi de la loi du péché et de la mort <sup>1</sup>. » La mort ! elle est pour vous « engloutie en victoire, » car vous avez le droit de vous approprier la magnifique promesse du Seigneur : « Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en

1. Rom., VIII, 1 et 2.

moi vivra, quand même il serait mort, et quiconque vit et croit en moi, ne mourra point pour toujours<sup>1</sup>. » Ah! sans doute, envisagée des yeux de la chair, la mort restera jusqu'au bout pour tous les enfants d'Adam, pour vous-même, ô racheté de Christ, une réalité amère et redoutable. Il se peut même, — nous ne voulons vous rien cacher — que lorsque vous la verrez marcher à votre rencontre, quand vous apercevrez dans votre « homme extérieur » ses premières et fatales empreintes, quand il vous faudra dire un suprême adieu à ces parents, à ces amis qui vous sont si chers, il se peut que vous sentiez votre pauvre cœur s'émouvoir et frémir au dedans de vous... Mais ne craignez rien ; tout ce qui est né de Dieu est victorieux du monde. Au sein de vos obscurités, l'Esprit du Christ allumera dans votre âme ce flambeau de la foi qui rend visibles les choses invisibles. Vous verrez alors peut-être, comme le pieux Étienne, le ciel s'ouvrir et le Fils de l'Homme assis à la droite de son Père ; vous contemplez, vous saluerez par avance la Canaan céleste avec ses hôtes immortels... Ou, si cette grâce d'une mort triomphante vous est refusée — elle l'est quelquefois aux plus

1. Jean, XI, 25 et 26.

croyants — si jusqu'au bout vous devez suivre un sentier sombre et étroit, si comme un noble chrétien de notre âge vous en êtes réduit sur votre lit de mort à implorer de Dieu « les grâces élémentaires, » le triomphe final vous est réservé. Le soleil radieux qui nous éclaire aurait beau disparaître ce soir derrière une nuée sombre, dépouillé de tous ses rayons, il n'en serait pas moins pour nous le foyer permanent de la lumière et de la chaleur, et nous n'en attendrions pas moins demain avec une ferme confiance son retour à l'horizon. Ainsi en sera-t-il pour vous, ô mon frère, du « soleil de justice. » Qu'il vienne à voiler un moment son éclat à vos regards éteints, n'ayez point peur; vous le retrouverez, vous le contemplerez bientôt, au delà de la tombe, sans nuage, sans voile, dans toute sa gloire, d'éternité en éternité... Quelle que soit donc la mort dont vous deviez mourir, qu'elle soit soudaine ou lentement préparée, qu'elle soit obscure ou glorieuse, mettez hardiment, joyeusement votre main dans la main de votre Sauveur, puis, regardant la mort en face, entonnez à votre tour l'hymne de la victoire :

« O mort, où est ton aiguillon ?

O sépulcre, où est ta victoire ?

Or, l'aiguillon de la mort, c'est le péché,

Et la puissance du péché c'est la loi.

• Mais grâces à Dieu qui nous a donné la victoire  
Par Notre Seigneur Jésus-Christ.

Mon vœu, ma prière au Père des miséricordes, en ce beau jour de Pâques, c'est que cette parole monte par la foi du cœur aux lèvres de chacun des membres de cette grande assemblée. Nous célébrerons alors, ô mes frères, « en esprit et en vérité, » la fête de la Résurrection...

A MEN.